

Divisé en deux parties sensiblement égales, ce recueil s'ouvre sous l'égide de Saorge et de Charles Juliet. Sylvie Durbec y déploie ses poèmes des nuits de juillet, entre songe et veille dans l'exercice d'une contemplation autant extériorisée (la montagne, la nuit, l'oiseau) qu'intériorisée (une « *bête ailée* », la « *gorge bleue du tigre* », les « *bracelets d'oubli pour Pénélope épuisée* »). Cette sorte de vade mecum de l'été nocturne s'offre pour un art de vivre en poésie, où l'attention donnée à l'instant s'accommode d'une liberté laissée grande à la rêverie, à l'imaginaire et à une langue irriguée d'italien. Habiter sa vie en poète et dire « je » quand ce « je » se mêle à la matière même du temps et d'un lieu...

Le ton change avec « Scarpe vuote », long poème du deuil et d'une nuit plus profonde qui s'ouvre avec la porte d'une penderie dans laquelle des chaussures vides désignent l'absence d'une femme qui vient de mourir. Sylvie Durbec y associe la disparition de son père, évoque un peintre juif qui dessina une montagne de chaussures vingt ans avant l'existence des camps de la mort. Elle noue entre eux des poèmes ou des proses brèves, petits cailloux jetés sur le chemin qui mène de la mort à la vie, et qu'elle suit chaussée ou pieds nus, dans la compagnie d'autres poètes. On chemine par courtes étapes vers un plat pays où dans la nuit et le brouillard les seules montagnes qu'on vit furent de chaussures : « *Chaussée de Ninove, de Malines, de Charleroi / où mes pas ne glissent pas, / vieux pays de vent et de pluie, / je me demande comment écrire Willebroek ici.* » Et si la poétesse évoque le centre culturel de Willebroek « *où l'on boit du café* », il ne lui est pas nécessaire de préciser que cette commune accueillit le seul camp nazi de Belgique : cela s'entend dans sa poésie. Car si les poèmes de Sylvie Durbec ne renoncent pas aux images, du moins dispose-t-elle entre eux un silence propre à en accueillir tous les échos.

© **Thierry Guichard**

Il y a la nuit calme, il y a la nuit sauvage avec cependant « la chambre de rêves » où une cavalière s'extrait du monde violent, perçoit "*le frôlement très haut d'une libellule bleue* ».

Il y a le jour et la veille et quand on interroge l'oiseau, on sait qu'il ne répondra pas aux questions essentielles mais offrira son chant. Entrelaçant les bouquets de vie et les herbes de mort « *que me reste-t-il/...Sur un pied/ pour aller de l'avant sans tomber/ d'étoile à étoile* » ?

Marcher ici où là sans se perdre dans la mémoire des morts. Trouver des chaussures adaptées qui ne soient ni vides ni abandonnées. Mais en inventer, les déguiser en « *fenêtres ouvertes* » pour une femme nouvelle. Et « *L'été est en morceaux dit une voix dans la montagne/ belle occasion pour recoudre les bois avec les sources/les chemins avec les pieds/ les chardons avec les mains/l'altitude avec la platitude le désert avec les mots.* »

Les mots étincelles de S. D. portent en avant la vie et le chant, donne des chaussures pour traverser le vide.

© Jacqueline Persini-Panorias

Ce recueil se compose de deux parties.

Dans la première, notes au jour le jour, d'un seize à un trente juillet d'une année qu'on ne connaît pas, d'une résidence au [monastère de Saorge](#), au-dessus de la vallée de la Roya, entre Nice et Turin.

Les premiers poèmes sont de nuit. L'immense nuit, « d'étoile à étoile », nuit des sensations et idées incontrôlées : [...] *quelle est cette intuition qui me permet de comprendre la nuit et son contraire* (p.13)

Les trois derniers s'ouvrent au « travail des sources », au travail de la jardinière, à l'écriture prise dans les sources, dans l'histoire des vallées, l'hospitalité.

Dans la deuxième partie, le poème qui donne son titre au recueil part du vide, celui des chaussures d'une passante en allée pour toujours.

Sur ce thème les séquences suivantes offrent dérives et variations. Nous allons dans les pas de Sylvie Durbec marcheuse mais aussi dans ceux de Sebald, de « Paul Brusson qui est né à Ougrée en avril 1921 et arrêté en 1942 », « enfermé à Breendonk, en Belgique », le seul camp ouvert dans ce pays par les nazis pour y concentrer les juifs avant leur déportation vers les camps de destruction, dans ceux d'Érasme, et même en tapis volant jusqu'à Tabriz. Ce vide appelle toute l'humanité.

Les paysages et les lieux résonnent des paroles qui y ont été prononcés, du bruit des pas contre le sol dans les couloirs, sur les sentiers :

J'entends les pas des hommes perdus. (p.31)

Février et avril sonnent ensemble comme un accord des deux mains sur le clavier : *Les arbres en février dépouillés comme la pluie tissaient des nuits aveuglées. Les mêmes en avril frissonnent de plaisir* p.39)

L'italien, que l'auteur parle et traduit (lire [Sento le voci / J'entends des fous](#) sur le site [remue.net](#)) y affleure. C'est nécessaire et doux. Par moments le poème s'ordonne en quatrains, le vers devient régulier ou quasi, des rimes s'embrassent. Comme si le recueil tout entier était pris dans une très longue durée de vies et de générations et que celles-ci appelaient dans la langue même.

© **Laurent Grisel**

Deux températures/ tempéraments dans ce recueil de Sylvie Durbec publié aux éditions **Les Carnets du Dessert de Lune** en 2010. Un premier versant nocturne illuminé d'onirisme et de fantastique, tout imprégné des montagnes de Saorge. Un second versant, diurne mais de ces jours d'absence à pas comptés et décomptés, rythmés par les pieds et leur attributs.

Sylvie Durbec est une auteur riche des nombreuses voies d'écriture qu'elle emprunte en parallèle : nouvelles, romans, poésie, récits mais aussi écriture à destination de la jeunesse. Dans sa voix de nombreuses autres voix de ce siècle s'invitent : voix de passants, d'artistes et d'écrivains en territoire de folie, d'exilés ou de rejetés, voix d'écologie et voix d'humanité.

Disons d'emblée que ce recueil se doit d'être lu en connaissance de ses deux parties, qui auraient gagné - moindre critique – à être plus clairement séparées. Deux ambiances, deux propos le traversent.

Les Nuits de Saorge

Dans le pan des nuits s'invite l'imaginaire des songes et des contrées parcourues sans enclaves et sans limites. La nuit de Sylvie Durbec « est simple comme traverser à gué des frontières par temps clair ». Mais lorsque la nuit se marie à la montagne, elle crée comme un nouveau pays « aux règles indécises », « de la couleur invisible du temps ». Les nuits de la poète s'y succèdent, comme seuls vrais fractions de vie, datées, épinglées dans ce carnet de visions attendues en contrebas des silhouettes escarpées de roches et d'arbres.

Les nuits de Saorge sont lieu de rêves incarnés de toutes les mythologies d'enfance : d'ange bleu aux merveilles orientales (du Tibet à Tabriz). Des nuits si belles aussi car elles côtoient une violence qui avive ou ravive les feux enfouis dans le jour. « Que s'est-il passé de criminel et de sauvage dans la forêt qui me fait face ? ». Les marges, les frontières, les interdits disparaissent et ainsi permet cette pure liberté qui peuple le rêve et nourrit nos sagesses ou leur ressemblance.

Les anges surtout y passent, enseignent comment déclencher les pluies d'un pleur « délivrant la montagne de sa chaleur/(...)/ le désert recevait sa part de légèreté, et moi, de désir ». Il interroge l'auteur « Comment font les fleurs si loin de tout jardin ?/ Comment font les mots si loin de toute phrase ? ». La laissant stupide et sans réponse.

Car « c'est le travail du poète de poser des questions », et sans doute ignore-t-elle combien elle y répond, dans ces fulgurances qui nous atteignent et ne nous déprennent jamais :

« L'oiseau ne connaît aucune réponse / il possède seulement son chant »

Les nuits de Saorge sont surtout parcourues des cavalcades, où le cavalier espéré mesure la montagne « qui va plus vite que lui et l'engloutit ».

La petite fille qu'elle était réclame : « pour aimer bête et buissons/ je veux devenir un cavalier/ qui court dans les halliers/ et balafre son visage de sang »

On ne sort des nuits de Saorge que de deux manières : par le réveil et par la descente dans la plaine. Et c'est dans ce qu'on quitte qu'on découvre enfin ce qui nous y nourrissait.

Par l'éveil : « le cavalier s'est endormi dans la descente des halliers et la jeune fille sur ton épaule appuyée entraîne avec elle tout un pan du paysage qui lentement s'écroule. (...) L'Orient se déploie en toute liberté et ta nuit se colore de ce bleu si particulier à l'Iran où tu n'es jamais allée ».

Par la plaine : « qui dira la perte de ce qui ne fut pas mais à peine une terre / où/ écrire manger avait la douceur de ce qui ne pèse pas à l'âme ni aux os (...) »

Dans cette alternance de vers charpentés et forts et de vers presque légers, tantôt de comptines, tantôt de sentences, et parmi ces textes tout de flux et de sève, Sylvie Durbec ne s'enferme dans aucune forme et vise essentiellement à cerner le monde lumineux de ses nuits d'altitude.

*

Chaussures vides / scarpe vuote.

Déjà dans un précédent recueil – Comme un jardin (bleu), aux éditions Potentille - Sylvie Durbec évoquait dès le premier texte l'image rémanente de ces chaussures vides. Ce sont les mêmes chaussures qui reviennent hanter ce recueil auquel elles ont donné son titre.

« Où partent les morts, demande Emily Dickinson, petite./ On lui répond qu'ils sont partis en visite. / Très loin. Ailleurs. / Et moi qui ne suis plus petite mais presque vieille, / je ne connais pas de réponse à cette question. / Je vois la penderie et la chemise sur son cintre, / les chaussures rangées pour des pieds absents/ »

A partir de cet incipit, le motif du pied, nu, chaussé, déchaussé, des chaussures et des pas va s'égrener de textes en textes explorant quelques-uns des paysages de l'absence. Des plus ordinaires aux plus terribles où plane notamment l'ombre de Breendonck, ce camp de concentration nazi belge où la poète entend encore « le pas des hommes perdus ».

Les chaussures s'avèrent être des vêtements qui épousent la personnalité, lui donne la grâce de la liberté, du voyage, de l'Orient conté et fantasmé. Elles masquent une nudité intimidante :

« Depuis l'enfance, je regarde mes pieds, /me demande si je les reconnais / ou / s'ils me sont des étrangers. / Je n'ai pas de réponse, / alors je les glisse dans des souliers. »

Comment ne pas, avec la poète s'émouvoir de ces figures qui nous évoquent et la vie libre et la mort atroce, comment ne pas être touchés au cœur par la question :

« Où sont passés les sentiments ? / Dans nos pieds. / Dans nos souliers. / Dans nos vêtements vidés de nous-mêmes. »

Une leçon de sur le corps, sur son vêt le plus commun : ces chaussures si personnelles qu'elles ne se délaçant jamais des pieds qui les portèrent.

© **Florence Noël. Revue Traversées**

Deux parties dans ce nouveau recueil de Sylvie Durbec : une mineure concernant Saorge, avec une suite de *nuits* à la Musset où l'on retrouve la patte de Sylvie Durbec, soit des quatrains carrés comme une chanson ou une comptine, soit davantage ces vers écrits parlés coulant longs comme des versets avec le sacré en moins et l'émotion en plus. ... *recoudre les bois avec les sources / les chemins avec les pieds les chardons avec les mains...* Une majeure enfin, qui donne le titre à l'ensemble, autour de la thématique du pied, de la marche, du déplacement, du trajet, de l'éloignement, du voyage, de la quête... et toujours cette parole de l'auteur, à la façon d'une prose qui aurait un peu perdu sa ponctuation et qui se coulerait dans l'à *la ligne* de la versification, avec ses ébauches et ses cassures. Où l'on nous raconte des histoires personnelles et d'autres tout autour qui se croisent, se tressent et s'éclairent. Et chaque fois, comme un seul homme, on marche.

© **Jacques Morin**